

—Oh ! répondit Médéric, mes pensées ne vont pas si loin. Ma décision est prise : mon père avant tout ! je ne m'occuperai de moi que quand il sera rendu à la liberté.

—Très bien ; mais si l'occasion de vous établir s'offrait pour vous, il faudrait en profiter. La vélocipédie est appelée à prendre d'ici peu une grande extension. Avant que les capitaux ne s'emparent de cette industrie, bien des ouvriers actifs, intelligents, pourront s'y tailler avec le temps une petite fortune.

—L'outillage est coûteux ; je n'aurai jamais les moyens de m'établir.

—Combien faudrait-il, à votre idée ?

—Une trentaine de mille francs, tout au moins.

—Je ne suis pas bien riche, mon cher Médéric ; mais je pourrai, à l'occasion, vous avancer cette somme.

Médéric en demeura tout interdit. Il ne savait comment témoigner sa reconnaissance au docteur. L'espoir que cet excellent homme lui donnait si spontanément, avec tant de générosité, lui faisait oublier, pour un instant, sa peine.

Il y voyait l'avenir de sa mère, de ses sœurs, de Jean lui-même, qu'il trouverait bien le moyen d'occuper auprès de lui.

—Merci, dit-il ; merci du fond du cœur, au nom de toute ma famille.

Un instant après, le docteur trahit sa pensée secrète en vantant avec discrétion les qualités de Catherine.

—Je la doterai convenablement, dit-il, et s'il lui plaisait d'épouser un ouvrier capable et laborieux, je n'y verrais aucun inconvénient.

Puis il parla d'autre chose.

Médéric devint très rouge, et le docteur, qui l'observait, attribua cette émotion au plaisir de la surprise.

Certes, Médéric reconnaissait que Catherine était non seulement une belle fille, mais encore une fille capable, par sa douceur, de faire le bonheur d'un brave homme. Il se l'était déjà dit, avant sa convalescence, pendant qu'elle le veillait avec la sollicitude d'une sœur ; mais Suzanne, seule l'attirait par un charme mystérieux, auquel il s'abandonnait dans ses rêveries, quand l'idée fixe lui laissait un moment de répit.

Ce soir-là, en rentrant, il n'osa même pas demander à Catherine des nouvelles de Suzanne. Médéric gardait un silence embarrassant. Elle le remarqua.

—Je suis bien contente, aujourd'hui, dit-elle : Suzanne va beaucoup mieux ; elle fera demain sa première sortie et vous la verrez très probablement.

Les yeux de Médéric reflétaient une joie indicible.

Catherine reprima un soupir. Dans la bonté de son cœur, inaccessible à la jalousie, elle lui parla longuement de Suzanne, certaine qu'elle était de le rendre heureux un instant, de le tirer de ses sombres préoccupations.

—Mon amie, dit-elle, a été bien contente de revoir sa petite mère. Il n'en a pas fallu davantage pour lui remonter le moral. Elle est si aimante ! elle ne vit que pour les autres. Elle sait combien vous vous intéressez au rétablissement de sa santé. Aussi, n'a-t-elle jamais manqué de me questionner à votre sujet et ça été, pour elle, une véritable joie d'apprendre que votre convalescence est terminée.

—Ah ! vraiment, fit Médéric, vous êtes sûre qu'elle viendra ici demain ?

—Son père s'y était d'abord opposé.

—Pourquoi donc ?

—M. Mascrot l'adore à sa manière. Il est jaloux de moi, de mon père, de tout le monde ; il voudrait accaparer le cœur de son enfant et il ne s'aperçoit pas qu'en l'isolant ainsi, il la prive de toute distraction, il la laisse en proie aux cruels souvenirs, au funèbre présentiment.

Le docteur Walter venait d'entrer. Il sourit en les contemplant. Il les croyait déjà d'accord. La physionomie aimée de Médéric l'enchanta. Ne s'imaginait-il pas, l'excellent homme, que sa ruse de père avait réussi.

Médéric passa la nuit à rêver de Suzanne. La matinée lui sembla interminable, et quand, après le déjeuner, Catherine partit chercher son amie, il se mit à la fenêtre et la regarda s'éloigner. Il trouvait qu'elle ne marchait pas assez vite. Elle se retourna et lut, sur ses traits, l'exaltation de son âme.

Quand elle eut disparu, Médéric n'en resta pas moins en observation, les yeux rivés au chemin par lequel Suzanne allait venir.

Une grande heure se passa ainsi. L'inquiétude s'empara de lui : Suzanne ne viendrait pas ! il ne la reverrait sans doute jamais !

Enfin, elle apparut, soutenue par sa tante et par Catherine. Elle marchait lentement, s'arrêtant de dix pas en dix pas, pour reprendre haleine.

Mascarot ne l'avait pas accompagnée. Il gardait rancune à Walter de l'avoir pour ainsi dire forcé d'appeler sa femme auprès d'elle.

Médéric, qui se trouvait seul à la maison, descendit à la rencontre des arrivantes. Il n'avait d'y aller que pour Suzanne, si belle malgré sa pâleur. Elle manqua défaillir en entrant et ce fut lui qui la soutint.

La tante laissait percer du mécontentement et de l'inquiétude. Elle devait avoir reçu de sévères instructions de son frère, à qui elle obéissait aveuglément.

Catherine se mit au piano et exécuta les morceaux préférés par son amie. On causa ensuite. Suzanne félicita Médéric de son prompt rétablissement et l'engagea à se montrer plus prudent à l'avenir. Il trouva le moyen, malgré la présence de la tante et de Catherine, de lui témoigner son admiration et de lui affirmer qu'il ne l'oublierait jamais.

Le docteur ne tarda pas à rentrer. Il mit sa voiture à la disposition des visiteurs pour remonter la côte.

Le lendemain soir, Médéric repartait pour Paris. Il emportait avec lui le souvenir de Suzanne ; mais, derrière la gracieuse image de la malade, se dressait, dans son esprit, le hideux profil de Mascrot. Et désormais, il ne pouvait plus penser au condamné sans revoir en imagination le mâle visage du colonel de Vandières... à qui la veuve de Savenay avait accordé sa main !

XXV

Les Amours de Carillon

A voir Carillon faire ses grimaces dans le sous-sol où le père Picoigne, ingénieur débitant, avait installé, rue de la Villette, un concert dit vulgairement beuglant, on aurait juré que le brave garçon était le sans souci par excellence.

Il chantait juste et en mesure, bien que fort étranger à la science musicale. Il avait le geste comique et prenait des airs ahuris qui forçaient le rire.

Il était servi dans sa diction par une mémoire prodigieuse. Il ne disait pas le couplet, il le lançait ; on n'avait pas le temps de saisir les détails, mais le trait principal n'en portait que mieux.

Carillon était l'idéal du public bon enfant des petits cafés-concert. Et pourtant, il ne riait jamais. Alors que la salle entière frémissait de plaisir à ses contorsions désordonnées, il restait sérieux dans sa folie apparente.

Son accent alsacien avait le don de mettre le public en belle humeur. Dès qu'on l'apercevait de profil, on riait sans qu'il eût besoin d'ouvrir la bouche ; son nez énorme, recourbé comme un bec d'oiseau, lui garantissait toutes les sympathies des consommateurs venus pour se dilater la rate après une journée de dur labeur. Tournaient-il le dos au public, on ne voyait plus que ses oreilles, dont le pavillon phénoménal se détachait de sa tête.

Sa chanson terminée, Carillon rentrait dans la coulisse, et grave, silencieux, attendait son tour de rentrer en scène.

Après la représentation, le père Picoigne, qui, comme il le disait lui-même, "n'était pas chien", offrait une tournée au choix à sa troupe dans la petite salle qui servait de vestiaire aux hommes.

Les cabotins déployaient, en trinquant, toute leur gaieté de bohèmes invétérés. Seuls, deux d'entre eux demeuraient étrangers à ces grosses plaisanteries : Carillon et Florentine, la chanteuse patriotique.

Celle-ci ne semblait pas moins triste que celui-là. Fatalement, ils devaient finir par sympathiser.

Florentine était une belle fille de vingt ans, aux traits accentués, à la physionomie énergique, aux yeux profonds et animés par une flamme intérieure. Elle possédait une forte voix de contralto. Les mots : patrie, drapeau, honneur, éclataient dans sa bouche comme une fanfare de revanche. On admirait sa conviction ; on ne lui en demandait pas davantage.

D'où sortait Florentine ? Personne n'aurait pu le dire. Elle était venue un matin demander une audition au père Picoigne, qui l'engagea, séance tenante. Son début fut un triomphe. L'impresario, transporté de joie, glissa ces mots à l'oreille du pianiste-accompagnateur.

—C'est fort heureux qu'elle n'ait pas eu l'idée de se présenter au grand Opéra ; le directeur nous l'aurait souillée.

Un autre prodige du beuglant, c'était l'ex-berger Marcat, originaire des basses-Pyrénées. Il gardait encore son troupeau sur la montagne, quand un touriste l'entendit chanter et constata qu'il lançait l'ut de poitrine sans aucune fatigue.

—Mon garçon, lui dit le touriste, vous avez un million dans le gosier.

—Comment le faire sortir ? demanda Marcat.

—En venant avec moi à Paris où vous apprendrez la musique. Je vous payerai le voyage et je vous avancerai cent francs par mois pendant un an.

Marcat, fils unique de veuve, ne devait aucun service à l'État. Il quitta sa mère, son troupeau, sa montagne, et suivit le touriste à Paris.

Un mois après, Marcat se trouvait, sans un sou, sur le pavé de